

Pascale MOUNIER

Récit et figurations du temps

Fruit d'une réflexion collective sur la temporalité narrative, les quinze études de *Tempus in fabula. Topoi de la temporalité narrative dans la fiction d'Ancien Régime* adoptent des perspectives variées, pas toujours convergentes. Qu'elle se réclame des travaux de Bakhtine, de Ricœur ou de Genette, chacune d'elles, assortie d'une bibliographie critique placée en annexe, explore une question centrale de l'écriture narrative : de quelle façon le temps — long ou court — de l'histoire se déploie-t-il dans le compte rendu du déroulement des faits?

En préalable, des auteurs s'interrogent sur la définition de *récit*. Raconter implique de représenter des événements reliés entre eux par un ou plusieurs changements de situation (Gerald Prince). Le « *topos* » se distingue alors de l'« occurrence » par sa qualité d'abstraction. Selon les analyses de la SATOR — Société d'analyse de la topique romanesque —, sous l'égide de laquelle l'ouvrage est placé, il apparaît comme le résultat de la récurrence de séquences narratives d'un texte à l'autre (Max Vernet). Le passé simple constitue même un biais de reconnaissance de la narrativité, un critère relativement fiable pour le traitement automatique des textes (Max Vernet et *alii*).

Ces mises au point méthodologiques autorisent ensuite l'exploration des modes de figuration du temps dans toutes sortes de manifestations de la littérature européenne. Le roman du Moyen Âge ménage ainsi arrêts, ralentissements et accélérations de la trame des événements, en partie en rapport avec les émotions ou l'*ethos* des personnages. Les expressions plaintives du désir y imitent la lyrique de la *fin'amor*, tandis que, comme dans l'épopée, mais à plus long terme, les ébats amoureux finissent par couronner la patience des héros (Françoise Denis). Procédant par promesses

mensongères et par reprise de tours déjà essayés, un fourbe tel que Renart conditionne plutôt une écriture du saut temporel, de la bifurcation et de l'inachèvement (Gabriela Tanase). La structuration du temps est bien moins complexe et aléatoire dans le dit allégorique. Chez Guillaume de Machaut, l'alternance des saisons rythme l'histoire et les humeurs des personnages, l'itération établissant une correspondance entre le microcosme et le macrocosme (Madeleine Jeay).

La Renaissance ne marque pas un renouvellement complet de ces schémas narratifs de la fiction en prose. Les *Amadis de Gaule* sont ainsi encore débiteurs de la technique de l'« entrelacement » et de l'organisation à la fois cyclique — les exploits d'un héros se prolongent d'un volume à l'autre — et dynastique — les paladins se succèdent de père en fils — des aventures. Ces tensions intrinsèques font saisir la difficulté qu'il y a à faire disparaître le paladin éponyme de la série au livre IV (Véronique Duché-Gavet). Au XVII^e siècle, l'expérience du temps que le récit figure peut refléter la téléologie religieuse. Les histoires tragiques de Jean-Pierre Camus se modèlent sur le récit de la Chute, manifestant la singularité et l'unicité du sacrifice du Christ (Anne E. Duggan). Le paradoxe dont hérite l'écriture pastorale à la fin du siècle et au début du suivant n'est pas moins l'héritier de codes d'écriture anciens : pris dans le hors-temps de l'Arcadie, les bergers des romans et des pièces théâtrales tentent de se faire un destin, donc d'évoluer entre un passé et un présent. L'« uchronie » du mythe et de l'allégorie se confronte ainsi avec les rebondissements de l'intrigue (Françoise Lavocat). Les variations sur la progressivité des actions ne sont pas moins saisissantes dans *Les Thuilleries d'amour*, le roman d'Étienne Le Jay. À la manière du *Songe de Poliphile*, qui en est certainement l'hypotexte, le récit voit son avancée freinée par le temps suspendu du rêve (Eglal Henein).

À l'époque des Lumières, le roman se fait plus ouvertement le lieu d'une réflexion sur la narratologie, en particulier sur la représentation du temps que la fiction élabore. Placées dans le

sillage de *Don Quichotte*, des œuvres de Marivaux et de Charlotte Lennox font réfléchir à la confusion possible du déroulement de l'histoire et de celui de la vie. Ce faisant, elles se moquent des romans héroïco-galants du Grand Siècle qui croyaient en la maîtrise possible de montages temporels complexes (Yen-Mai Tran-Gervat). *Cleveland*, de l'abbé Prévost, enfreint aussi à sa façon le jeu des prolepses et des analepses propre au roman-mémoires en révélant les contradictions (Marc Labussière). Le récit de voyage imaginaire, quant à lui, met à distance la convention du récit de voyage authentique : il refuse le mimétisme qui borne le compte rendu des faits à la durée d'un voyage d'exploration (Antoine Eche). C'est une autre expérience du temps qui ressort de la lecture des romans d'Isabelle de Charrière. On peut se demander, dans la perspective des *gender studies*, s'il n'y a pas ici une volonté de mettre en avant une sensibilité féminine (Suzan van Dijk). Dans la poésie et le roman libertins, l'hédonisme se scande, pour sa part, sous la forme de la répétition, ce qui met l'accent sur le principe de l'atemporalité propre à l'idylle galante (Jean-Pierre Dubost).

Il ressort finalement que les maniements de l'avancée de l'histoire varient non seulement d'une époque à l'autre, mais aussi d'un genre et d'un auteur à l'autre. C'est peut-être ce que fait le mieux ressortir la présentation en ordre chronologique inverse des différentes études. Inconfortable pour le lecteur, ce choix peut passer pour l'indice d'une maîtrise de l'objet à l'étude. Une seule nuance assombrit l'ensemble : une réflexion insuffisante sur le suspens, notion qui aurait pu servir le propos de plusieurs contributions.

Référence : Daniel Maher (dir.) *Tempus in fabula. Topoi de la temporalité narrative dans la fiction d'Ancien Régime*, Laval, Les Presses de l'Université Laval, coll. « La République des Lettres », 2006, 227 p.